

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA ET AILLEURS.

Mardi, 12 février... Mardi, 12... Equipé de Comus.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 11 février 1907, Thermomètre de E. Claudel, etc.



CARPE DIEM.

MARDI GRAS.

Le moment est arrivé où les onces, les mières de la vie vont faire place à la joie, à cette joie débordante, complète qui fait qu'on s'amuse de tout, de rien.

Orléans, de capitale plus belle que sa bonne Ville du Croissant, est arrivé hier, et levant son sceptre enroulé, il a donné à tous la permission de s'amuser franchement, ouvertement.

Anecdote amusante.

On peut dire que, malgré les désastres de la France, elle l'a quand même échappé belle, en 1870... il paraît que la France a failli être annexée... à la Belgique.

Navires de guerre français attendus.

Demain matin, les couleurs françaises flotteront encore dans notre port pendant quelques jours, du 13 au 22 du mois, le croiseur cuirassé de 3ème classe "Kléber" battant le pavillon de l'amiral Thierry, et le d'Estrees, croiseur de 3ème classe, arriveront à la Nouvelle-Orléans.

L'amiral Thierry commande la Division navale de l'Atlantique. Il est heureux que son séjour parmi nous soit de durée suffisante pour permettre à notre colonie française dont on connaît l'attachement à son drapeau, chez qui la fibre patriotique vibre si fort, de l'entourer ainsi que ses officiers des honneurs dus à leurs rangs.

Liszt et Reyer

Le maître Ernest Reyer, a écrit une charmante préface au livre que vient de publier M. Henri Maréchal: "Paris, Souvenirs d'un musicien." M. Reyer y raconte en passant ses relations avec Liszt. C'est à Rome que l'auteur de "la Statue", de "Sigurd" et de "Salambô" rencontra celui des "Préludes" et de la "Faust-Symphonie." "Je l'ai connu, dit-il, à l'époque de sa transformation." C'est le mot dont se servit la princesse de Sayn-Wittgenstein, lorsqu'elle me dit: "Allez au Vatican; demandez le pavillon du cardinal de Hohenlohe et Liszt vous apparaîtra dans sa nouvelle transformation." Je savais ce que cela voulait dire, et je n'eus aucune surprise en me trouvant en face de Liszt. Il me reçut dans une salle oblongue au milieu de laquelle était un guéridon chargé de différents flacons et d'une boîte de cigares.

Mlle Ida Taylor (Mme Daniel Cobb). Mlle Susie Richardson (Mme W. W. Gordon; Mme Edmund E. Richardson). Mlle Félicie Burthe (Mme M. E. Brierre). Mlle May Bickham (Mme Frederick Bickham). Mlle Mathilde Guesnard (Mme B. F. Bengston). Mlle Cecil Airy (Mme John M. Parker, Jr.). Mlle Emma Théard. Mlle Edith Jennings. Mlle Emma Joubert (Mme Lutz Wahl, U. S. A.). Mlle Susan W. Miles (Mme J. Fred Pison). Mlle Valentine Cassard (Mme Otto Von Lossberg). Mlle Virginia Nicholls (Mme Richard R. Young). Mlle Alice Denis. Mlle Louise Wiltz. Mlle Vira Boarman (Mme Norman Whitehouse). Mlle Juanita Lallande. Mlle Laure Lanax (Mme L. Léon Villeré). Mlle Pauline Menge. Mlle Louise Ferrier (Mme H. G. McCall).

—Le spectacle est pourtant beau; pourquoi n'applaudis-tu pas? —Que penserais-tu si on voyait j'ai oublié mes bagues!

POUR GUERIR UN RHUME EN UN JOUR. Prenez des cachets LAXATIFS DE BRO-MOQUAIS. Les pharmacies vendent l'argent... W. GROVE se trouve sur chaque boîte 25c.

Protée et ses Chevaliers

PROCESSION ET BAL.

Brillante illumination rue du Canal.

LES ETRANGERS EN VILLE.

Mlle ALICE ALDIGE Reine. Mmes "Jeannette Craighead, Léda Hinks, Laure B. Larendon et Anais Legendre, demoiselles d'honneur.

Pour le blasé, l'homme que rien n'intéresse plus, pour lequel la vie n'a plus de prix, il n'est pas surprenant qu'il s'écrite en voyant défiler une procession comme celle d'hier soir: Plus ça change, et plus c'est la même chose; mais pour celui qui n'est pas encore arrivé à ce degré de cynisme indifférence, qui n'a pas, comme l'autre, le genre humain au bout des doigts, nos processions carnavalesques lui présentent chaque année un attrait nouveau. Celle de Protée, hier soir, était superbe; et les étrangers qui nous sont venus aussi nombreux cette année que précédemment, en ont été émerveillés. Il en est beaucoup qui connaissent la gaieté, les splendeurs de notre carnaval; mais combien n'étaient jamais venus à la Nouvelle-Orléans et étaient témoins pour la première fois d'un spectacle aussi éblouissant que celui d'hier? vingt chariots superbement décorés, ayant chacun sa signification propre, traversant, aux acclamations des foules, nos rues inondées de lumières.

L'Equipe de Protée, pour n'être pas la plus ancienne de nos sociétés du genre, n'en est pas la moins importante. Elle date de l'année 1832, et chaque année, depuis sa création, a instruit et charmé notre population par ses admirables processions—utilité d'ailleurs; et à l'opéra, par ses bals, a fait bien des heureux, bien des heureuses surtout, permettant à celles-ci de connaître le charme d'une royauté d'un soir. En effet, Protée a fait reines des demoiselles que leur beauté, leurs grâces, leurs séductions désignaient à son trône; en voici les noms dans l'ordre chronologique de leurs règnes:

- Mlle Ida Taylor (Mme Daniel Cobb). Mlle Susie Richardson (Mme W. W. Gordon; Mme Edmund E. Richardson). Mlle Félicie Burthe (Mme M. E. Brierre). Mlle May Bickham (Mme Frederick Bickham). Mlle Mathilde Guesnard (Mme B. F. Bengston). Mlle Cecil Airy (Mme John M. Parker, Jr.). Mlle Emma Théard. Mlle Edith Jennings. Mlle Emma Joubert (Mme Lutz Wahl, U. S. A.). Mlle Susan W. Miles (Mme J. Fred Pison). Mlle Valentine Cassard (Mme Otto Von Lossberg). Mlle Virginia Nicholls (Mme Richard R. Young). Mlle Alice Denis. Mlle Louise Wiltz. Mlle Vira Boarman (Mme Norman Whitehouse). Mlle Juanita Lallande. Mlle Laure Lanax (Mme L. Léon Villeré). Mlle Pauline Menge. Mlle Louise Ferrier (Mme H. G. McCall).

LE GOÛT DE L'APENTA

est préférable à celui des autres Eaux Purgatives. Elle opère plus doucement. Ne donne pas de crampes. LES HÔPITAUX de L'EUROPE et de L'AMÉRIQUE emploient l'Apenta régulièrement. Elle est recommandée par les principaux Médecins du Monde.

Le Nom de l'Apollinaris Co., Ltd., de Londres, sur l'étiquette est une garantie d'uniformité et de supériorité.

Tableau des opéras: Protée, Sujet de la Procession, L'Horoscope, Le Parchemin Sacré, Les Monstres Marins, Le Tombeau de Salomon, Les Fruits Etranges, Skerahiya, le Géant, Beloukiya et Saker, La Reine Serpent, L'Île des Singes, Les Trois Colombes, Le Château des Joyaux, Les Quatre Maris, Kefi, le Roi, L. Roi des Fauves, Sheik Near, L'Île de Cristal.

Le brillant cortège est arrivé à l'Opéra vers neuf heures et une demi-heure plus tard s'ouvrait le bal, digne couronnement d'une aussi belle manifestation.

THEATRES.

TULANE.

La collaboration de Harry B. Smith, l'esprituel écrivain, et de John Philip Sousa, le célèbre compositeur, a doté le théâtre américain d'une des plus ravissantes comédies musicales qui soient: "The Free Lance". Dès son apparition l'œuvre avait été proclamée la meilleure des deux auteurs, et notre public a pu constater dimanche soir que cet éloger n'était nullement exagéré. Aussi son succès a-t-il été aussi complet que possible au Tulane, auquel une semaine exceptionnellement fructueuse est assurée.

Il y avait une foule énorme dimanche soir au Crescent pour saluer Lillian Russell. L'illustre artiste qui débutait, à la Nouvelle-Orléans, dans la comédie après avoir été la reine de l'opéra comique. Et ce public qui remplissait la salle bien avant le lever du rideau n'a pas été déçu, car jamais l'artiste n'a montré

plus d'entrain, plus de science de la scène, plus de talent. "The Butterfly", la comédie que donne le Crescent, n'a qu'un valeur dramatique tout à fait relative, mais Mlle Lillian Russell donne un tel charme à l'interprétation que les spectateurs ne s'aperçoivent pas de l'insuffisance de la pièce. C'est un grand succès pour le Crescent.

ORPHEUM.

C'est un vrai programme de gala que l'Orpheum donne durant la semaine du Mardi Gras. Il a été inauguré hier avec un succès complet. Le fameux orchestre des "Fadettes" de Boston, orchestre composé de jeunes et jolies filles, toutes musiciennes hors ligne, a été applaudi à tout rompre. Leurs exécutions sont d'ailleurs parfaites.

SHUBERT.

La saison régulière du Théâtre Shubert s'est ouverte brillamment dimanche soir. La salle était remplie du parterre à centre pour la première représentation du "Prince Chap", une des plus remarquables comédies qui ait jamais été offerte à notre public. Cette œuvre, qui classe son auteur, Edward Peple, au premier rang, est exécutée par des artistes d'un talent hors de pair, à la tête desquels se trouve Cyril Scott. L'action de la pièce est incontestablement intéressante, mais combien les diverses péripéties en sont mises hautement en relief par Scott et ses partenaires! C'est un spectacle véritablement artistique que le Shubert offre cette semaine. Son succès sera grandiose.

LYRIC.

"Only a Shop Girl", l'œuvre qu'offre cette semaine la troupe Brown-Baker au Lyric, est un mélodrame sensationnel, comme ceux que goûtent tout particulièrement les habitués de ce théâtre. C'est l'histoire d'une belle jeune fille seule au monde, qui est obligée de travailler pour vivre et qui est aimée par un jeune homme riche. Une rivale et d'autres ennemis cherchent à la perdre par tous les moyens, même à la tuer, mais elle est sauvée et elle épouse finalement celui qu'elle aime et qui l'aime.

La mise en scène de cette intéressante pièce est exceptionnellement brillante, et les artistes de la troupe Brown-Baker se surpassent.



Cluett Chemises Déshabillées. Répondent pleinement à l'attente des élégants les plus difficiles. Dans les meilleurs magasins. \$1.50 et plus. Cluett, PRABOY & CO., Fabricants de Col. Arrow.

Feuilleton

Abelle de la N. O. No. 43 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT PAR PIERRE SALES DEUXIEME PARTIE III LE BON PERE (Suite.)

Quant à la première direction qu'il avait prise en s'évadant, on

la connaissait d'une façon indubitable; il avait traversé la cuisine, gagné l'autre sortie de la maisonnette, et l'avait trouvé dans une ruelle allant d'un côté vers le bois de Boulogne, de l'autre vers le pont de Saint-Cloud... Mais ensuite?... Le doute commençait donc à sa sortie même de la maison. Et maintenant que Pauline avait le sentiment d'avoir fait ce qui était nécessaire, elle allait s'occuper des soins à rendre à la chère morte; et ayant obtenu que Francine l'attendrait bien sagement dans la salle à manger, elle remontait au premier étage, avec l'idée d'étendre pleinement sa mère sur le lit; elle organisait un petit autel sur sa commode avec le crucifix et l'eau bénite. Elle n'avait jamais eu à s'occuper elle-même de la mort; mais sa mémoire lui faisait voir quelques chambres mortuaires à la leur des clerges, avec un rameau de bois de la Pâque précédente baignant dans un peu d'eau bénite... Dans ces soins si cruels et si doux, elle sentait presque déjà une consolation. Comme elle allait enterrer, lorsqu'à ce qu'elle en fut séparée à jamais, la dépouille de cette âme qui revivait en elle avec toutes ses idées de courage, de douleur!

—Mais, dès le seuil de la chambre, les simples policiers l'arrêtaient d'un signe; cette douleur, cette satisfaction n'allait pas lui être permise à elle! Sa mère se lui appartenait pas à elle seule; son corps était à la police ainsi que leur maison, ainsi que cette chambre... ainsi que ce désordre où rien ne devait être changé. Elle avait bien la, dans certains romans, des récits de crimes, et savait comment ces crimes devaient se passer, et pourquoi il était indispensable que rien ne fut changé jusqu'à ce que les magistrats eussent fait la plus minutieuse enquête. Mais cela lui était si cruel de voir sa mère toute déjetée, en un si grand désordre de toilette, qu'elle s'écriait instinctivement: —Oh! ne me permettez-vous pas de l'étendre seulement sur son lit?... Les policiers bien doucement s'efforcèrent de l'écarter. —Vous êtes une personne trop raisonnable, mademoiselle Bouchu, pour ne pas vous rendre compte qu'il vaut mille fois mieux que rien... rien... pas même le corps, n'ait été bogé de place jusqu'à la venue du commissaire de police... et même du juge d'instruction... car eux, voyez-vous, ils découvrent parfois la vérité à des détails insignifiants qui vous échapperaient à vous et à nous; et puisque rien n'a été encore touché loi, croyez moi, mademoiselle... n'y venez pas... n'y venez plus... Vous avez bien assez à faire avec votre deuil à fa-

briquer... Quelque peine qu'éprouvât Pauline à laisser sa mère dans cet état, elle eut le courage de s'y résigner dans son besoin de punition, de vengeance... Dominant ses sanglots, elle alla la baisser ardemment au front, aux lèvres et sur ses mains, qui avaient tant travaillé pour elle. Puis, les yeux au ciel, elle murmura: —Mon Dieu... elle est certainement près de vous en ce moment... elle doit vous prier déjà pour moi... pour nous... pour ses pauvres petites qui vont être si seules désormais! —Donnez-moi, mon Dieu, la force et la raison nécessaires pour accomplir tout mon devoir! Elle alla ensuite chercher le rameau de bois qui était pendu au-dessus de son lit, le petit bénitier qui possédait encore un peu d'eau; elle en aspergea la morte, pria assez longuement à ses pieds. Et, à présent, elle se sentait toute forte, malgré l'effroyable catastrophe: elle ne devait avoir aucune faiblesse, elle devait être digne; elle devait être maman en même temps que fille. Et elle ne pleurait plus quand elle rejoignit la petite Francine, qui lui demanda tout de suite d'aller dire bonsoir à maman, car l'idée de la mort ne peut être absoie pour ces petites êtres. Elle lui répondit que maman

dormait déjà chez le bon Dieu et qu'il ne fallait pas la déranger. Puis elle la força à dîner, bien que Francine déclarât qu'elle n'avait aucune faim si sa maman n'était pas là. Elle était surtout brisée de fatigue et de émotion, et s'endormit sur la table avant la fin du repas. Pauline la porta dans leur chambre, la déshabilla doucement, espérant qu'elle au moins allait dormir, "ne plus savoir" jusqu'à demain. Mais au moment où elle lui passait sa chemise de nuit, la fillette, qui qu'elle eût toujours les yeux clos, sembla à balbutier instinctivement la prière qu'elle disait chaque soir. —Faites que maman et ma sœur Pauline se portent bien et que je sois toujours bien sage avec elles... et faites que mon papa... mon papa... Elle n'acheva pas, parce que c'était la chose qu'elle disait toujours avec le moins de conviction, bien qu'on la lui eût apprise comme les autres, Catherine ne voulant pas que le souvenir de l'absence fut banni de la maison. Et lorsque Pauline étendit l'enfant sur sa couchette, elle bredouillaient encore: —Faites que mon papa... faites que mon papa... Et c'était tout un renouveau pour la douleur de Pauline, car dès qu'elle eut arrangé les couvertures de sa petite sœur, se jeta à genoux en bégayant:

—Mon père... mon père... oh! mon Dieu, qu'est-ce que ça fait-il en ce moment?... Elle n'avait pas songé à lui, cependant, aux premiers heures de la catastrophe, ni même lorsqu'elle avait réfléchi à son avenir et qu'elle s'était dit qu'elle devenait un chef de famille, une maman avec une fillette à élever. Hélas! ce n'était pas vrai qu'elle fussent seules! Son père les avait abandonnées; mais il vivait sagement, car elle ne pouvait admettre qu'il fût mort sans qu'elle en eussent été avisées d'une façon ou d'une autre. En tout cas, il vivait, il avait bien peu de temps encore... elle puisqu'elle l'avait aperçu un dimanche... Oui, elle l'avait reconnu, toujours semblable à ce père joyeux, léger... elle n'osait pas lui approcher d'épithète plus sévère... qui jadis, deux ou trois fois par semaine, partait sur les grandes voitures qui, de la place Orléans, emmenaient cette population hétéroclite, qui lui semblait si brillante alors... qui lui faisait horreur aujourd'hui. Et c'est encore sur une de ces voitures de courses qu'elle l'avait aperçu, derrière les tribunes de Longchamps, un dimanche où elle promenait la petite Francine, qui avait eu une folle envie de voir les "dadas"! Elle suivait le trottoir lon-

geant la prairie boisée qui dévalait jusqu'à la Seine, et, par moments, lorsqu'il y avait trop de monde sur ce trottoir, elle descendait sur l'herbe avec Francine qui, déjà lassée de se promener, voulait jouer à "se faire attraper". C'est grâce à cela qu'elle s'était trouvée à quelque distance de son père, au moment même où il allait monter en voiture. Son père, toujours le même et si différent pourtant! Car il était beau jadis et si soigné, presque élégant!... Sa femme l'entourait de tant de coquetterie... Par quelles déchéances était-il passé, le malheureux, pour être devenu si minable, avec les traits si lamentables, la monnaie presque décolorée, tout son être comme frappé d'un stigmate dont elle ne se rendait pas absolument compte, mais qu'elle devinait être le vice, la débauche! Il y avait deux ans de cela; où en était-il maintenant? —A quel degré était-il tombé?... —Et il va savoir par les journaux... demain... Il va peut-être venir?... Oh! l'horreur de cette situation!... Avoir si tragiquement perdu sa mère... et éprouver une telle épouvante, à la pensée que celui en qui il avait dû lui être si doux, si naturel de se consoler, pouvait disparaître dans leur existence!...